

Revue de l'Option d'exploration Littérature et Société

Lycée Jules GUESDE

4^{ème} Numéro

Ter-rible Mépris

Articles de : Fantine ASTAY, Jeanne BADAROUX, Sara BENMBAREK, Mailys BOUCHIGHA, Pauline CEBULA, Anna-Meï CHAUDIERE, Lynda CHAINE-JANDELLE, Chaïma EL MGHARI, Naomi FERREIRA, Inès FILLALI, Lola FOURDRINIER, Marguerite GONNEAU, Cécilia MAMOU, Noa NORBERT, Léa PY, Emma RALAIVAO, Dahna TERRA, Marilyn VALIENTE, Stella VAZQUEZ

A paraître :

La der des ters (5^{ème} et dernier Numéro) : **Le corps et le sexe des mots**

Déjà parus :

La Ter (3^{ème} Numéro, 1^{er} trimestre 2017-2018) :

Qu'est-ce qu'un homme ?

Journal effet pair (2^{ème} Numéro, 3^{ème} trimestre 2016-2017) :

Où réside l'étranger, / Où préside l'étrangeté

Journal éphémère (1^{er} Numéro, 1^{er} semestre 2016-2017) :

La Femme dans tous ses états !

Consultables sur GUESDE, GUILDE et FLORILEGE

<http://www.julesguesde.fr/spip.php?article354>

Sommaire

Le mot de l'enseignant en charge de l'option	pp 04-05
<u>MEPRIS DE CASTE ET MEPRIS CULTUREL</u> <i>mépris de caste</i>	p 06
<i>Le Dîner de cons</i> par Mailys BOUCHIGHA, Cécilia MAMOU	p 07
<i>Le Dîner de cons</i> par Marilyn VALIENTE	p 08
<i>Le Dîner de cons</i> par Dahna TERRA	p 09
<i>mépris intellectuel et culturel</i>	p 10
<i>Du Côté de chez Swann</i> (1 ^{ère} de couverture annotée par M. Proust)	p 11
« Un Amour de Swann » par Anna-Meï CHAUDIERE, Stella VAZQUEZ	p 12
<i>Pas son genre</i> par Dahna TERRA	p 13
<i>Pas son genre</i> par Jeanne BADAROUX	pp 14-15
<i>Pas son genre</i> par Stella VAZQUEZ	p 16
<i>mépris intellectuel</i>	p 17
<i>Le Goût des autres</i> par Dahna TERRA	pp 18-19
<u>DU MEPRIS AMOUREUX A LA RUPTURE</u>	p 20
<i>Le Mépris</i> , d'Alberto Moravia par Lynda CHAINE-JANDELLE, Emma RALAIVAO, Noa NORBERT et Sara BENMBAREK	pp 21-22
<u>DU MEPRIS SEXUEL A L'HOMOPHOBIE : LE MACHISME ORDINAIRE</u>	
<u>OU CE QUE DOIVENT ÊTRE LES RAPPORTS ENTRE HOMMES ?</u>	p 23
<i>La meilleure façon de marcher</i> par Mailys BOUCHIGHA, Cécilia MAMOU	pp 24-25
<i>La meilleure façon de marcher</i> par Jeanne BADAROUX, Fantine ASTAY et Naomi FERREIRA	p 26
<i>La meilleure façon de marcher</i> par Dahna TERRA	pp 27-28
<i>La meilleure façon de marcher</i> par Léa PY	p 29

"Dans la Troupe." (Analyse de la chanson) par Emma RALAIVAO	pp 30-32
<i>La meilleure façon de marcher</i> par Lola FOURDRINIER, Chaïma EL MGHARI et Pauline CEBULA	p 33
<i>La meilleure façon de marcher</i> par Inès FILALI	pp 34-35
<u>DU MEPRIS DE LA COULEUR DE PEAU AU RACISME</u>	p 36
<i>I am not your negro</i> par Mailys BOUCHIGHA, Cécilia MAMOU	pp 37-39
<u>DU MEPRIS DE CASTE AU PLAISIR SEXUEL PRIS A L'HUMILIATION OU LA MYSOGYNIE ORDINAIRE ?</u>	p 40
<i>Un chagrin de passage</i> par Léa PY	p 41
<i>Un chagrin de passage</i> par Stella VAZQUEZ	p 42
<i>Un chagrin de passage</i> par Cécilia MAMOU	p 43
« Un Amour de Swann » par Anna-Meï CHAUDIERE, Stella VAZQUEZ et Marguerite GONNEAU	p 44

Le mot de l'enseignant en charge de l'option

Après **les femmes**, **l'étranger** puis **l'homme**, il a pu sembler intéressant de réfléchir au **mépris**, composante trop souvent présente dans le rapport interpersonnel et notion qui s'inscrit pour partie en double face de celle de l'humiliation.

Nous avons exclu ici le mépris dans le cadre professionnel (dont nos adolescents et adolescentes ne peuvent avoir à leur âge qu'une très vague idée) :

- supérieur / supérieure hiérarchique au management entrepreneurial sans concertation ;
- groupe constitué de collègues au consensus et aux sympathies étriques ;
- petits pouvoirs auto accordés sans fondement ni raison ;
- personnalités autocentrées etc.

et nous sommes concentrés sur le mépris dans le cadre de relations qui touchent à des domaines que nos élèves peuvent connaître déjà :

- culturel, intellectuel ;
- socio-économique ;
- couleur de peau ;
- amoureux, sexuel, sexué.

Les textes abordés sont de :

- **Marcel PROUST**, *Du Côté de chez Swann* (Deuxième partie « Un amour de Swann ») In A la Recherche du Temps perdu, « Comme les différents hasards qui nous mettent en présence de certaines personnes [...] pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre. », Paris, Gallimard, 1949, pp 218-219.

- **Alberto MORAVIA**, *Le Mépris* (traduit de l'italien par Claude Poncet, Flammarion, 1955), Paris, Libro, 1995, 154 p.

° 9 « Mais pourquoi ?... tu m'aimais autrefois, n'est-ce pas ? [...] je reposai le cendrier sur la table et sortis de la pièce. »

° 10 « Je ne décrirai pas notre dîner [...] Je vais t'attendre dans la voiture pendant que tu règles l'addition. »

° 20 « Ainsi le moment était venu de l'explication définitive. [...] Comment ne t'en voudrais-je pas ? »

° 21 « En revenant à la villa après ma conversation avec Rheingold [...] que j'avais voulu la pousser dans les bras de Battista. »

- **Françoise SAGAN**, *Un Chagrin de passage*, « Pauvre petite Sonia [...] où les regards d'ironie provoquaient son propre désir. », Paris, Plon/Julliard, 1994, pp 116-117.

Et les films visionnés sont :

- **Claude MILLER**, *La Meilleure façon de marcher*, Drame, France, 1976, 82 mn.
- **Francis VEBER**, *Le Dîner de cons*, Comédie, France, 1998, 77 mn.
- **Agnès JAOUI**, *Le Goût des autres*, Comédie dramatique, France, 2000, 112 mn.
- **Lucas BELVAUX**, *Pas son genre*, Comédie romantique, Franco-belge, 2014, 111 mn.
- **Raoul PECK**, *I'm not your negro*, Documentaire, France, Haïti, Etats-Unis, Belgique, Suisse, 2016, 93 mn.

Les élèves de l'option et moi-même vous souhaitons bonne lecture de cet avant-dernier Numéro (que je précise avoir bien moins retouché que le précédent),

Christophe BORRAS

Professeur de français en charge de l'option d'exploration
Littérature et Société

MEPRIS DE CASTE
ET
MEPRIS CULTUREL
mépris de caste



LE DÎNER DE CONS

sorti en 1998

réalisé par Francis Veber

Le dîner de cons est un film comique.

Les mercredis, Pierre Brochant (Thierry Lhermitte) et ses amis organisent un dîner où ils doivent présenter un con. Un concours est organisé pour élire à la fin de la soirée le con vainqueur, les dits « cons » ne se doutant bien sûr de rien.

Le soir du dîner, Brochant se fait un tour de rein et décide de l'annuler. Mais c'est sans compter sur François Pignon qui est déjà parti de chez lui. Il est pour son « hôte » une perle rare, un « con de classe mondiale ». La soirée ne va alors que de catastrophes en catastrophes, car Pignon ne cesse de semer la panique dans les affaires de Brochant et dans son couple.

Au fur et à mesure du film on se rend compte que le con n'est pas celui qu'on pense et que Pignon n'est qu'une personne bonne mais très naïve. Par ses erreurs, il punit en quelque sorte ces personnes « de la haute » qui peuvent se montrer très méprisantes, méchantes, et imbues d'elles-mêmes.

Maily BOUCHIGHA, Cécilia MAMOU

Pierre Brochant est un parisien qui travaille dans une maison d'édition et qui, chaque mercredi, avec ses amis, organise un repas qu'ils nomment « dîner de cons ». Chaque organisateur amène avec lui un « con » imbattable sur un sujet précis, qu'il a déniché au hasard. Suite à cela, ils se moquent de leur victime toute la soirée sans qu'elle s'en rende compte et, à l'issue du repas, le plus con est désigné. Le con choisi pour ce dîner n'est autre que François Pignon, un employé du Ministère des Finances qui se passionne pour les constructions de maquettes en allumettes.

En fait, la bêtise est évaluée à hauteur de la passion qu'éprouvent les cons pour un passe-temps, passion qui les aveugle tandis que Pierre Brochant fait preuve de la distance qui convient dans son milieu où, à l'extrême, on peut se moquer de tout et n'être intéressé par rien, dans tous les cas n'être dépendant de rien et se jouer de tout voire de tous.

La bêtise est universelle. Les idiots sont partout. Si l'on est parfois le modèle de quelqu'un, on n'en reste pas moins le con d'un autre. Dans ce monde, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre. Il y a d'abord Pierre Brochant, évidemment détestable pour son égoïsme, mais aussi pour ses mensonges. Il profite de la naïveté de ses victimes pour en tourner la bêtise à son avantage. Brochant a un tel dégoût de la vie qu'il se fiche de tout. Il a même piqué la femme de son ami, et il serait prêt à inviter le père d'un autre de ses amis pour se moquer de lui !

Brochant représente le crétin de droite, installé dans un appartement parisien qui donne vue sur la Tour Eiffel. Il cache sa richesse aux impôts et il faut absolument le guillotiner ; car il fait bien plus qu' « entuber le peuple », il le méprise ! L'homme du peuple, c'est justement Pignon, insupportable d'ânerie. Il est le fonctionnaire déplorable, largué par sa femme pour plus andouille que lui. Il a des centres d'intérêts hors du commun et son humour douteux ne fait rire que lui. Il est si bête que, même quand on se moque de lui ouvertement, il n'est pas capable de le comprendre. Il pardonne à celui qui l'a trahi et pourtant personne ne se souviendra de lui.

Pignon essaie de bien faire les choses mais il se rate lamentablement, ce qui fait de lui la gentille gourde, mais gourde quand même. Il est celui dont on se moque parce qu'on peut s'en moquer. Ses tentatives de services se soldent par des échecs cuisants. Pathétique, il enchaîne les gaffes, il en devient exaspérant.

La conclusion est telle qu'on ne doit avoir pitié de personne. On ne va effectivement pas plaindre ce gros imbécile de Brochant qui s'est fait mal au golf et dont la femme est partie, parce qu'il l'a trompée avec une autre. On ne va même pas s'apitoyer sur le sort d'un « bourgeois » qui noie son désespoir dans des litres d'alcool. De la même manière, on ne doit pas défendre Pignon, il est pénible et c'est de sa faute puisqu'il ne se rend compte de rien. On a l'obligation de se moquer de lui.

Marilyn VALIENTE

Le Dîner de cons

Le dîner de cons est un film français, qui parle de Pierre Brochant, un homme riche. Il a pour habitude d'organiser des dîners dits « de cons », qui ont pour but de se moquer d'un « con ». Pour ce dîner, le con choisi est François Pignon qui fabrique des maquettes avec des allumettes. Il pense être invité pour un simple dîner et se rend donc chez Brochant.

Brochant s'est cassé *le dos* et il ne peut donc bouger de chez lui. Il lui annonce alors que le dîner est annulé. Pendant la soirée il va arriver plusieurs problèmes à Brochant, notamment sa femme qui le quitte parce qu'il la trompe... Pignon va donc devoir se charger de téléphoner à chaque personne qui cause problème à Brochant ce qui va bien empirer les choses.

Pignon est d'abord pris pour un imbécile par tous les personnages autour de lui (Brochant, Juste Leblanc), sauf par son ami Lucien Cheval qui a été ramené par Pignon pour retrouver l'homme que Brochant soupçonne d'être l'amant de sa femme. Au fur et à mesure du film on voit que Pignon veut bien faire et veut juste aider Brochant, mais est juste maladroit.

A la fin, Pignon se rend compte qu'il était invité car on voulait se moquer de lui car on le considérait comme « non-intelligent », au lieu de discuter autour d'un véritable dîner. Il est donc déçu car il considérait Brochant comme étant son ami.

On peut en tirer une « morale » : On ne peut dire que quelqu'un est « con » car personne n'est plus bête qu'un autre. On le voit avec Brochant. On peut dire que c'est un « con » lui aussi car il s'est moqué de lui, qu'il est extrêmement égoïste, menteur, cache sa richesse, et donc reste un personnage détestable. Pignon lui, est honnête et bon car il veut seulement l'aider mais reste tout aussi détestable car il est très maladroit. Personne n'est donc en mesure de juger l'autre !

Dahna TERRA



mépris intellectuel et culturel

21/2 Br

de la petite tige, toutait que,
par vous, il vint à celui qui

MARCEL PROUST

avait exprimé les querelles de
leurs torts et l'acte de violence

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

L'écrit du nom s'éteint.

Puisse ne pas s'écrire le son destin,

DU CÔTÉ

et qu'il ait été au lieu de rapprocher
DE CHEZ SWANN

l'un de l'autre, afin de la sur
croire aux "les fils mystérieux
ou les coeurs sont liés" le



merveilleux de l'œuvre que fit
un plus rare peut-être que celui
rapporté dans Silvestre Bonnard

PARIS

BERNARD GRASSET

et son ~~fi~~ **ÉDITEUR** le commandant de
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
admiratif

MCMXIV

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.
Copyright by BERNARD GRASSET 1914

Marcel Proust
Juillet 1916

Le texte de Marcel PROUST raconte l'histoire d'un homme, Swann, qui se pose des questions sur le couple qu'il forme avec une femme prénommée Odette, à cause d'un rêve perturbant. Celui-ci remarque en allant chez le coiffeur que l'image qu'il a de sa femme n'est pas la vraie. Il avait cessé de remarquer tous les petits détails qu'il n'aimait pas au cours de leur liaison.

On va donc s'attarder sur une phrase importante : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

L'homme se rend donc compte qu'il n'a pas vraiment été amoureux de sa femme et qu'il a seulement été attiré par une image qu'il s'était créée d'elle. Cette femme ne lui plaisait pas, il n'aimait qu'une seule facette de celle-ci et, par conséquent, ne l'aimait pas.

Cette phrase nous rappelle le film *Pas son genre*, par son titre (qui est une citation manifeste du personnage d'*A la Recherche du Temps perdu*) mais aussi son histoire. L'expression « Pas mon genre » peut être définie de différentes façons :

- le genre sexuel : le fait que l'individu aimé soit un garçon ou une fille ;
- le caractère : le fait que vous n'aimiez pas le caractère de la personne aimée ;
- l'aspect physique : le fait que vous ne trouviez pas le caractère d'une personne attrayante ;
- le goût : vous ne vous sentez pas prêts à sortir avec une personne qui n'aime pas les mêmes choses que vous.

De cette façon nous nous rendons compte que souvent nous nous imaginons une image de la personne aimée sans vraiment l'aimer réellement, que nous restons avec cette personne par habitude de l'avoir et que nous serions prêts à sacrifier beaucoup de choses pour cette personne sans même l'apprécier. Cette personne peut nous plaire, sans pour autant qu'on l'aime, et dans ce texte là, la femme de Swann lui plaît mais celui-ci ne l'aime pas.

Anna-Meï CHAUDIERE, Stella VAZQUEZ



Pas son genre

Clément, professeur de philosophie parisien est affecté à Arras pour une année, dans un Lycée du Nord. Ne sachant quoi faire de son temps libre, il va chez le coiffeur où il rencontre Jennifer, employée du salon de coiffure, divorcé et mère d'un garçon de dix ans.

Tout le long du film nous suivons donc leur histoire d'amour, qui ne fonctionnera pas à cause de leurs différentes manières de penser.

Lui pense avec sa tête (malgré le fait qu'une de ses collègues, elle aussi professeur de philosophie, lui dise qu'il est au cœur, aux racines sinon dans les tripes mêmes de l'amour dans l'essai qu'il a écrit !) et elle avec son cœur. Jennifer se donne tout entière dans leur relation, elle l'aime et n'a d'ailleurs pas peur de le lui dire. Lui, ne le lui dit pas, ne lui montre aucun signe d'affection. D'ailleurs lors d'une sortie au restaurant, elle lui dit « je t'aime » et il ne lui donne aucune réponse. Lorsqu'ils sortent, ils croisent une collègue de Clément et il ne prend même pas le temps de présenter Jennifer qui se trouve pourtant à côté de lui. Cela montre bien qu'il ne lui accorde pas de place dans sa vie.

Jennifer est une personne entière, qui « respire la joie de vivre ». Elle sort dans des soirées karaoké, lit des romans populaires, s'intéresse à la vie des « people ». Clément, lui, philosophe parisien, lit des livres de Kant ou de Proust, il ne parle et ne voit que par ça.

Il y a donc un énorme fossé entre eux malgré le fait qu'ils s'apprécient. A la fin, Jennifer prend la décision de partir sans prévenir personne. Elle quitte tout puisqu'elle sait que ça ne fonctionnera pas. Lui, ne serait pas capable de tout quitter pour si « peu ».

D'après moi, il ne l'aimait pas, il l'appréciait, aimait passer des moments avec elle mais ne l'aimait pas autant qu'elle l'aimait.

Dahna TERRA



Pas son genre

Ce film de Lucas Belvaux, sorti en 2014, traite un sujet important qui est celui du mépris envers une personne issue d'un milieu social inférieur.

En effet, Clément (interprété par Loïc Corbery), est un professeur de philosophie. Il se retrouve affecté à Arras pour un an dans un lycée. Mais loin de Paris et de ses lumières, Clément ne sait pas comment occuper son temps libre. Il va alors rencontrer Jennifer (interprétée par Emilie Dequenne), une jolie coiffeuse avec laquelle il va entretenir une relation.

Peu à peu les deux individus vont se rapprocher et se découvrir. Mais leurs activités et leurs hobbies sont très différents. En effet, tandis que la vie de Clément s'épanouit dans Kant, Marx ou Proust, celle de Jennifer est rythmée par la lecture de magazine people ou encore de soirées karaoké avec ses copines.

Ce film nous amène alors à une question capitale : « Comment l'amour arrive-t-il à se frayer un chemin entre deux personnes issues de milieux sociaux complètement opposés ? »

Pas son genre démontre qu'il est compliqué malgré l'amour d'arriver à surpasser les stéréotypes sociaux. En effet, même si il est vrai que la relation entre Clément et Jennifer évolue de façon plutôt positive au début du film, on constate qu'elle se dégrade au fur et à mesure.

Pour commencer, Jennifer et Clément n'ont pas les mêmes attentes dans cette relation ni la même conception de l'amour. Pour Jennifer, l'amour est synonyme de simplicité et de bonheur. Elle espère de cette relation construire une histoire solide. Cependant pour Clément, il est plus difficile d'arriver à déterminer réellement ce qu'il attend de cette relation. Il a peur de s'engager car il pense perdre sa liberté en le faisant. Il reste également assez froid et fermé concernant ses sentiments envers elle.

Alors Jennifer, en « amoureuse entière » et Clément en « cœur de pierre » vont tout de même effectuer chacun de leur côté des efforts afin d'essayer de rapprocher leurs deux mondes culturels opposés. Lui, va lui lire des livres de Zola tandis qu'elle va l'emmener au cinéma voir un film de Jennifer Aniston.

Prenons exemple sur une scène importante du film :

Lors du carnaval à Arras Clément et Jennifer rencontrent une collègue de Clément accompagnée de son mari. Cette collègue va alors présenter son compagnon au professeur de philo. mais celui-ci ne va pas faire de même avec Jennifer. Au contraire il va la laisser de côté et ne lui lancera pas même un regard. Ainsi, ce geste traduit chez Clément une sorte de honte, une honte à présenter sa compagne qui est coiffeuse à des gens qui exercent un métier dit « intellectuel », celui de professeurs.

Néanmoins, malgré leurs efforts et leur volonté, leur relation se terminera par le départ de Jennifer. En effet, lassée par le manque d'engagement de Clément, Jennifer décide de tout quitter : sa ville, ses amis, son appartement, son travail. On peut voir dans ce geste un électrochoc qu'elle envoie à Clément. Il se retrouve face à son appartement vide ce qui peut représenter comme une réponse au manque d'affection qu'elle lui reprochait. Cet acte démontre également une preuve de courage ainsi qu'une « revanche qu'elle prendrait sur lui » : elle quitte Arras avant lui et peu importe les conséquences sur sa vie d'après.

Jeanne BADAROUX



Pas son genre

Pas son genre est un film qui montre une histoire d'amour entre une coiffeuse, Jennifer, et un professeur de philosophie, Clément.

Ce film est réalisé par Lucas Belvaux en 2014, et adapté du roman éponyme de Philippe Vilain, publié en 2011. Dans cette histoire, Jennifer tombe éperdument amoureuse de Clément, mais des différences d'avis à propos de leur couple vont apparaître. Ce qui va nous aider à analyser le titre de ce film grâce à la façon dont Jennifer décrit son « genre ».

En effet, celle-ci décrit le genre d'homme avec qui elle est sortie, comme des hommes jaloux, toujours inquiets de savoir où elle était, ce qu'elle faisait et avec qui. Alors, quand elle a vu le regard de Clément, celle-ci comprit directement que cet homme allait être différent. Et elle ne s'était pas trompée, Clément est l'exact contraire des hommes avec qui elle avait pu sortir auparavant.

Clément, lui, est un professeur de philosophie muté dans la ville où travaille Jennifer, bien qu'il n'ait pas envie de quitter Paris. Son poste va l'obliger à le faire. Il n'aime pas être dans une autre ville que Paris et le fait comprendre par ses gestes. En effet, durant le film, l'homme est réveillé par des personnes complètement ivres, urinant et chantant des chansons paillardes dans la rue. Sa réaction est telle, qu'il souffle et lève les yeux au ciel. Il décide, le lendemain, de se faire faire une nouvelle coupe de cheveux et se rend au salon de coiffure où travaille Jennifer. C'est d'ailleurs dans cette scène que les deux se rencontrent. Mais Clément n'est pas le genre d'homme à montrer ouvertement ses sentiments devant du public, ce qui peut encore une fois expliquer le titre du film *Pas son genre*. Pourtant Clément essaye tant bien que mal de changer durant le film pour s'adapter au type d'homme qui irait parfaitement à Jennifer, mais celle-ci comprend qu'elle ne peut aimer un homme qui doit changer pour lui plaire, alors elle décide d'arrêter cette relation plus douloureuse qu'épanouissante.

Stella VAZQUEZ



mépris intellectuel



Le Goût des autres

Castella, un chef d'entreprise riche et « inculte » (ou semblant vraiment pas intéressé par la culture) va assister à une pièce de théâtre *Bérénice*. Il tombe amoureux de l'actrice principale (malgré le fait qu'il soit marié) : Clara Devaux. Celle-ci va lui donner des cours d'anglais nécessaires dans son travail.

Tout au long du film, Castella va se rapprocher du groupe d'amis de Clara qui s'intéressent à la peinture et à la culture en général. Lui pense bien s'entendre avec eux alors que pas du tout. Lors des dîners entre eux, on voit qu'ils se moquent de Castella « subtilement » et que celui-ci ne s'en rend pas compte. Ils le laissent les fréquenter dans le but de se moquer de lui (ils se moquent du fait qu'il soit peu informé sur la culture) mais aussi pour profiter de lui (puisqu'il fait partie des « bourges », qu'il a deux gardes du corps). Un peintre et son amante vont travailler avec lui en lui vendant un nouveau logo pour son entreprise.

La scène dont je me souviens le plus est lorsque Castella va voir l'exposition de peinture du groupe d'amis de Clara. Castella lâche un « bande de PD » à propos de ce qu'il a pu entendre sans se rendre compte que les deux hommes auxquels il parle (et auxquels ils croyait fore plaisir en abondant dans leur sens et en insultant ceux dont ils se plaignaient) sont gays. L'un d'eux le reprend de façon cassante et lui demande s'il a quelque chose contre les gays puisque qu'ils le sont. Castella pour se faire pardonner va acheter une de leurs peintures.

C'est ensuite qu'ils vont travailler ensemble. Mais on voit très clairement que les amis de Clara ne parlent à Castella que pour son argent et qu'ils profitent de lui.

Malgré le fait que Clara finit par lui dire qu'elle voit qu'ils se moquent et profitent de lui (et que cela la gêne), il la contredit, notamment en lui disant qu'il apprécie la peinture et que ses choix esthétiques sont assumés et n'ont pas été dictés par son amour pour elle, comme elle semble le croire.

On voit donc le mépris de la bande d'amis envers Castella. La dernière scène du film est celle où Clara joue à nouveau au théâtre. Elle demande à ses amis si Castella est venu puisqu'elle l'a invité. Lorsqu'elle joue sur scène on voit qu'elle cherche Castella des yeux dans le public, à côté de ses amis, mais ne voit qu'une place vide. Puis elle tourne la tête et le voit assis, à une autre place que celle qu'elle lui avait réservée. Elle est rassurée qu'il soit venu.

Grâce à Clara, Castella s'est rendu compte que ses amis profitaient de lui. Mais Clara elle-même a accepté d'aimer un homme que rien ne semblait la prédisposer à aimer.

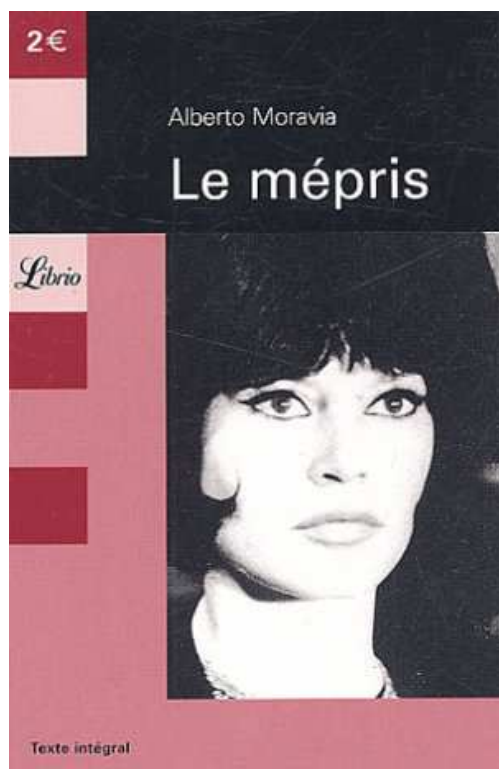
Car, malgré le fait que Clara « l'aide » à la fin du film, et qu'on voit ses sentiments changer pour lui, on voit au début qu'elle ne réagit pas bien (lorsque Castella lui déclare ses sentiments à travers un poème écrit en anglais durant les cours qu'il prend avec elle). Elle en parle à ses amis, et elle aussi à ses préjugés sur lui, en tant « qu'homme riche et peu cultivé ». Elle ne veut donc rien avoir à faire avec lui et lorsqu'ils dînent ensemble avec ses amis elle n'est pas contente.

Elle aussi avait donc les mêmes préjugés qu'eux au début. Sauf qu'à force de passer du temps avec lui, sans qu'elle le veuille forcément, elle va l'apprécier en le connaissant vraiment et en dépassant les préjugés qu'ils ont sur lui d'homme riche, bête et naïf.

Dahna TERRA



DU MEPRIS
AMOUREUX
A LA RUPTURE



Le Mépris
d'Alberto MORAVIA

Dans cet extrait du *Mépris* de Moravia nous débutons avec la rupture du couple : Emilia quitte son mari en lui donnant l'illusion qu'elle n'éprouve plus rien pour lui. Celui-ci refuse d'accepter cette vérité et la harcèle de questions auxquelles elle refuse de répondre. Le pauvre homme s'imagine alors une infinité de scénarios invraisemblables. Devant ce silence il ne parvient plus à garder son sang froid, il s'emporte alors et l'agresse physiquement. Une pulsion meurtrière le saisit et il s'empare d'un cendrier. Devant son effarement il se ressaisit.

Dans la scène suivante, ils se retrouvent au restaurant, l'ambiance est glaciale. Il essaye de lui parler. Ainsi le dialogue se limite à des phrases banales. Il finit par se taire. Cependant son esprit bouillonne et il finit tout de même par ne plus pouvoir se contenir et la questionne. Elle répond à ses questions de manière sincère et simple jusqu'à ce qu'il la saisisse au bras. Elle lui dit alors le fond de sa pensée et le laisse seul et meurtri (elle s'est d'ailleurs retirée pour le laisser payer l'addition et l'attend à leur voiture).

Notre analyse :

Le texte débute de manière très brutale, c'est une rupture. Nous assistons au dialogue entre un homme et une femme ; un homme meurtri et amoureux. Il est incompris et se questionne ; sa femme de son côté ne désire pas lui donner de motif pour leur rupture et nous assistons donc à la frustration de cet homme encore épris d'elle. Il a ainsi des excès de violence (dus au silence de sa femme et à son refus de répondre à ses questions). L'homme, blessé, retrouve sa bestialité et perd totalement son sang froid.

Durant tout le texte on voit les deux facettes de ce même homme. Etant d'un naturel calme et posé, on constate alors qu'il change radicalement devant le silence de la femme qu'il aime. Il n'a plus d'explication devant son silence et perd ses mots.

Sa femme, quant à elle, ne voulant pas le blesser, se réfugie dans le silence, ce qui aura des conséquences dramatiques. Elle ne veut pas lui faire de mal mais devant son insistance elle se voit obliger de lui répondre. Elle répond à ses hypothèses en espérant que ce dernier va "lâcher l'affaire". Alors elle le laisse dans un de ses mensonges mais il ne se laisse pas bernier et insiste à nouveau. Elle souhaite soudain partir mais il la retient voulant à tout prix connaître la vérité. Exténuée, elle lui balance en pleine face "je ne t'aime plus." Son monde s'écroule alors, et il tente d'adopter un ton calme et contenu puis il s'emporte et de manière inconsciente et pleine de brutalité il la saisit à la gorge. Il n'est à cet instant plus que violence et son humanité disparaît totalement.

Suite à cette démonstration de haine ("pulsion meurtrière") Emilia lui dit alors des mots plus blessants que les précédents : "je te méprise ! voilà le sentiment que j'ai pour toi et la raison pour laquelle je ne t'aime plus ... je te méprise et tu me dégoûtes quand tu me touches".

Par la suite, ils se retrouvent au restaurant, le changement d'atmosphère est net, l'homme n'est plus dans l'illusion et dans l'espoir qu'elle l'aime encore. Dorénavant il a perdu toute son assurance et la questionne à nouveau et devant ses réponses il reprend espoir. Mais un espoir qui s'évanouit aussitôt devant la sincérité de sa réponse précédente. Il perd encore son sang-froid et n'est plus maître de sa colère et l'empoigne violemment. Ce n'est plus la même forme de violence ayant lieu en public. Emilia s'en va et le laisse en plan, seul avec lui-même. Se retrouvant à la voiture il s'excuse de son comportement et devant le ton calme de ses réponses, il prend à nouveau espoir. Tout le long du texte son état vacille entre l'espoir d'être encore aimé puis bascule dans une férocité animale.

Lynda CHAINE-JANDELLE, Emma RALAIVAO, Noa NORBERT et Sara BENMBAREK

DU MEPRIS SEXUEL A
L'HOMOPHOBIE :

LE MACHISME
ORDINAIRE

OU

CE QUE DOIVENT ÊTRE
LES RAPPORTS ENTRE
HOMMES ?



LA MEILLEURE FAÇON DE MARCHER

Le film *La meilleure façon de marcher* raconte l'histoire d'un animateur de colonie de vacances méprisé par un de ses collègues.

Marc méprise Philippe en le charriant sans cesse, en étant violent avec lui et en flirtant avec sa petite amie. Philippe est assez introverti, il fait du théâtre avec ses colons et semble un peu mis à l'écart car il est différent. Il est efféminé et s'amuse à se travestir dans l'intimité. Marc est plutôt macho, aimant bien montrer sa virilité et chantant à tue-tête « la meilleure façon de marcher... » avec son groupe d'ados.

Dès le début, Philippe n'est pas apprécié par le reste de l'équipe à cause de sa timidité. Lorsque Marc surprend Philippe travestie en femme dans sa chambre, ils sont tous les deux gênés de la situation jusqu'à ce que Marc commence à le ridiculiser. Ce dernier méprise Philippe car il n'assume pas son attirance envers lui quand celui-ci lui fait des avances. Mais à force de se mépriser, ils finissent par s'attirer. Cela provoque des scènes qui mettent en doute le spectateur sur leurs sentiments.

Peut-être Marc est-il macho au premier abord pour cacher ses désirs ce qui le pousse à harceler Philippe ? Ce qui est certain, c'est que l'on comprend que Marc hait Philippe par rapport à ses attirances et il impose une contrainte morale en lui faisant croire qu'à tout moment il peut dévoiler son secret (le fait qu'il se travestisse). Ce mépris est une forme de harcèlement continu qui se dégrade jusqu'à la fin où Marc est pris à son propre jeu et où la situation se retourne. Philippe sait que l'homosexualité le gêne, il le provoque donc à la fin du film (dans un bal costumé de fin de séjour) en se rapprochant de lui et en essayant de l'embrasser devant tout le monde, tout en caressant ses fesses et en dirigeant sa main vers le sexe de Marc. Philippe se venge en quelque sorte de tout ce qu'il lui a fait subir mais questionne aussi sa masculinité.

Le titre *La meilleure façon de marcher* peut évoquer, à cette époque (1976) et encore aujourd'hui, la nécessité pour la société que l'homme doive aimer une femme. Surtout avant, ce n'était pas concevable qu'une femme aime une femme ou vice-versa. Ce stéréotype faisait que les gens n'assumaient pas leur homosexualité de peur du regard des gens et de la société. C'était une honte pour sa famille et pour soi-même que d'être homosexuel.

Donc le titre clame le mépris de l'homosexualité, en sous entendant que la meilleure façon de marcher est celle d'aimer une femme lorsque l'on est un homme.

Mailys BOUCHIGHA, Cécilia MAMOU

La meilleure façon de marcher

Ce film aborde un thème tabou pour l'époque. En effet, les premiers mouvements LGBT ont commencé au début des années 70. Ce film a alors créé une polémique.

Ce film de Claude Miller sortit en 1976 exprime rien que par le titre une idée d'élitisme. On admet déjà qu'il existe une façon de marcher meilleure qu'une autre. Cette façon de penser, sans même connaître ou avoir vu le film, dégage un sentiment d'infériorité et de supériorité qui peut faire naître le mépris.

Dans ce film, la cause du mépris est la différence. En effet, on observe dès le début du film un écart entre le caractère des deux personnages principaux : Marc et Philippe.

Marc correspond beaucoup au stéréotype de l'homme dragueur, macho et très sportif. A contrario, Philippe est plus calme et posé. Il n'est pas très sportif et porte un grand intérêt pour la littérature. Cette grande différence de personnalité entre les deux hommes entraîne une incompréhension (peut-être aussi une fascination) de l'autre de la part des deux individus.

Un soir, Marc découvre Philippe travesti en femme. A partir de ce moment-là, une relation ambiguë naît entre eux. Marc, visiblement bouleversé et dégoûté par le côté fragile et sensible de son collègue, va peu à peu le persécuter et l'humilier publiquement.

En effet, à partir de la découverte de Marc concernant Philippe un malaise s'installe entre les deux hommes. Cependant, par la suite, les humiliations vont devenir de plus en plus rabaisantes et sadiques. Si Philippe commence par être victime, il reprend le dessus quand la honte l'abandonne. A l'inverse, Marc se protège derrière sa virilité mais finit par faiblir.

Durant tout le film une question reste présente : « Est-ce que Marc va dénoncer Philippe au groupe ? ». Le suspens est omniprésent. Cependant, Marc ne dévoilera jamais ce secret.

Philippe a une petite amie avec laquelle il n'a jamais couché. Marc ne cesse de jouer avec ses nerfs en le questionnant sur leur sexualité. Il tente de coucher avec elle, pour se convaincre que ce que Marc insinue (qu'il est homosexuel) est faux. Mais il n'y arrive pas. Elle semble tout à fait consciente de ce qui le travaille. Elle dit vouloir connaître ses secrets, sa vérité, veut le soutenir, qu'ils s'aiment « comme des enfants ». Elle se satisfait de la pureté de leurs échanges et n'en attend pas plus. Cependant, dans les années 1970, il n'est pas facile pour les hommes d'assumer leur part de féminité et encore moins une potentielle homosexualité. Cela explique l'attitude de Philippe, dans le refus et complètement perdu face à des sentiments qu'il refoule. Des sentiments que soupçonne Marc, qui aime le persécuter et le confronter à son manque de confiance en soi.

Enfin, lors de la dernière scène qui se passe quelques années plus tard, Philippe et Chantal visite un appartement et Marc est leur agent immobilier. Cette fin permet alors aux spectateurs de comprendre que Philippe est en réalité bien hétérosexuel et que, pour Marc, son mystère reste entier.

Jeanne BADAROUX, Fantine ASTAY et Naomi FERREIRA



La meilleure façon de marcher

Marc et Philippe sont moniteurs de colonie de vacances. Le premier se montre viril, sûr de lui et sportif. Le second est plus réservé et efféminé. Un soir, Marc tombe sur Philippe travesti en femme, il le soupçonne donc d'être homosexuel. Tout le long du film on peut voir Marc mépriser Philippe pour son homosexualité.

On peut dire que Marc est le cliché de l'homme viril et misogyne. On le voit à travers son physique : il est fort, musclé et très sportif (il fait d'ailleurs faire du sport aux enfants de la colonie). Philippe, lui, est un homme grand et maigre, qui n'est pas sportif ; au contraire, c'est un littéraire qui fait faire du théâtre aux enfants.

Tout au long du film, on voit que Philippe qui n'assume pas son homosexualité. Il se cache pour se déguiser en femme, il est en couple avec une femme alors qu'il est attiré par les hommes. Dans la scène où Philippe et sa copine Chantal sortent, se déshabillent et essaient sans résultat de coucher ensemble, elle finit par lui dire que ce n'est pas grave... Elle le sait elle aussi, peut-on se dire.

La scène la plus marquante est la dernière, lors de la fête organisée par les animateurs. Tous se déguisent en quelqu'un ou quelque chose qu'ils aiment. Philippe choisit de se déguiser en femme, en esméralda. Il va inviter Marc (déguisé en torero) à danser. Celui-ci acceptera. Philippe va se faire extrêmement pressant et tenter de se rapprocher de lui, de l'embrasser. Marc va le repousser au bout de quelques tentatives. On peut peut-être penser que Marc est aussi attiré par les hommes (sinon troublé par Philippe) mais qu'il veut garder cette image que chaque homme doit avoir, celle d'un homme viril.

On voit à la fin que Philippe ne quitte pas sa copine, qu'il emménage avec elle. Il refuse donc d'accepter et d'assumer son attirance pour les hommes et préfère vivre avec une femme plutôt que de partir. Ce film date des années 70, d'où sa gêne d'assumer son homosexualité, car les hommes qui aiment les hommes et les femmes qui aiment les femmes n'étaient alors pas tolérés comme aujourd'hui.

Pour le titre *La meilleure façon de marcher*, cela veut dire que la meilleure façon d'avancer est d'avancer comme tous les autres hommes (si l'on est un homme). Ici, pour Philippe, sa meilleure façon de marcher, d'avancer et donc de vivre est d'être le modèle de l'homme : viril, hétérosexuel, fort et sportif. Il préfère être quelqu'un d'autre et ne pas vivre les moqueries des hommes machistes (ici Marc) plutôt que d'être lui-même.

Dahna TERRA



La meilleure façon de marcher

Ce film parle d'une certaine forme de mépris: l'homophobie.

Il se passe dans une colonie de vacances où un des animateurs est secrètement homosexuel. Un de ses collègues le découvre et commence alors à le harceler parce qu'il ne correspond pas aux « normes masculines ». À la fin du film, on comprend que l'homme qui était harcelé a refoulé son homosexualité pour paraître plus « normal » et ne pas avoir de problèmes.

Cela montre l'importance du regard porté sur les personnes dites « différentes », car l'histoire que cet homme a vécue reflète certainement la vie de beaucoup d'homosexuels de l'époque qui n'osaient pas montrer leur vraie nature de peur d'être mal jugés. Car à force d'entendre certaines personnes dire qu'ils n'ont pas leur place dans la société, ils commencent à y croire.

Le titre *La meilleure façon de marcher* peut avoir un rapport avec le fait que l'homme « viril » (par extension, ici, l'homme non homosexuel) veut dire à l'autre qu'il ne se comporte pas comme il faudrait. Il veut lui montrer la bonne « manière » d'être pour un homme, il lui montre donc « la meilleure façon de marcher ».

On peut donc concevoir cette phrase comme un modèle à suivre donné par la société dans la bouche de Marc.

Mais on peut aussi penser que chaque personne a sa propre façon d'être, de marcher... Cette phrase signifierait donc que tout le monde est ce qu'il veut, qu'il marche de sa propre manière car, de fait, marcher est la marque d'une certaine liberté. On marche comme on veut et chacun a sa propre destination, son propre but.

Ainsi, la « meilleure façon de marcher » serait celle qui nous représente, et donc chacun aurait choisi sa façon de marcher, de vivre.

Léa PY



Dans la Troupe.

(Analyse de la chanson)

1^{er} couplet :

Ah ! Mon Dieu qu'c'est embêtant d'avoir un enfant qui n'a qu'un œil !

Ah ! Mon Dieu qu'c'est embêtant d'avoir un enfant qui n'a qu'une dent !

Ce premier couplet peut nous faire penser à Mélusine, enfant d'un conte et d'un dessin animé, qui un jour a trahi sa famille, Et suite à cela, sa mère lui a lancé un « sort » : Mélusine alors a des serpents qui lui sortaient de la bouche tous les samedis. Elle devait donc trouver un homme qui serait d'accord pour garder les enfants le samedi et qui accepterait de ne poser aucune question sur le sujet. Mélusine eut plusieurs enfants qui sont nés grands, puissants, le plus souvent rois. Le seul « problème » c'est qu'ils avaient tous un « défaut physique », le premier avait un œil rouge, l'autre vert, un autre avait une défense de sanglier qui lui sortait de la bouche...

Cela pourrait ici (dans le film *La meilleure façon de marcher*) nous faire penser que le fait d'être homosexuel est un défaut, ou bien qu'être plus faible, ou plus sensible que les autres serait un handicap face aux gens du monde extérieur.

2^{ème} couplet :

Dans la troupe, y'a pas d jambes de bois y'a des nouilles mais ça n'se voit pas !

La meilleure façon de marcher

c'est encore la nôtre

C'est de mettre un pied devant l'autre

Et d recommencer !

« Dans la troupe y'a pas d jambes de bois »

Pour moi, cela signifie qu'il peut y avoir des gens d'ethnies différentes ou bien même de valeurs différentes, d'orientation sexuelle différente, ils ne ralentiront pas la troupe. On ne doit pas pouvoir les différencier, même si le 2^{ème} vers renvoie le fait qu'il y aura toujours des « nouilles » pour se moquer ou bien juger et toujours donner leurs avis sur la personne. Dans les 4 derniers vers, la meilleure chose à faire qui est dite ici, c'est qu'il faut mieux marcher comme tout le monde sans être différent de la « normalité » afin de pouvoir vivre avec le moins de problèmes / jugements possibles.

3^{ème} couplet :

Nous avons, vous avez, nous avons plein l'dos, plein l'sac

Plein l'fond des godillots

Des pelles et des pioches

Des gamelles, des bidons

Des vis et des boulons

Des carottes dans l'ventre

Et des navets dans les mollets

Premier vers : « nous avons plein l'dos, plein l'sac » nous avons beaucoup de choses à dire, nous pensons beaucoup de choses mais on ne peut pas tout dire. Nous aurons toujours des choses à cacher afin de vivre de la meilleure des façons sans que personne ne dise rien, mais du coup c'est dur à porter (pelles, pioches...)

4^{ème} couplet :

Dans la troupe, pas d'difficulté

Si la soupe parfois est brûlée

La meilleure façon de marcher, c'est encore la nôtre

C'est d'mettre une bouchée d'avant l'autre

Et d'recommencer

Même vision que dans le 2^{ème} couplet, répétition d'une autre façon.

5^{ème} couplet :

Dans la troupe, y'a pas d'gens grognons

Quand un scout reçoit un savon

La seule façon d'encaisser, c'est encore la nôtre

C'est d'être plus chic qu'un autre

Et d'persévérer

Quand quelqu'un a quelque chose de plus que nous ou si il est différent de nous, la meilleure chose à faire c'est d'être « classe » et de ne rien dire même si quelqu'un va pour juger et de persévérer pour la fois d'après recevoir le savon.

Conclusion : pour moi, dans cette chanson, il est dit qu'il ne faut pas s'assumer entièrement et garder certaines choses (celles pour lesquelles on pourrait se faire juger) secrètes, pour soi-même.

Il faut aussi, à tout ce qui est dit et face à la société d'aujourd'hui, être meilleur que les autres, et pour êtres meilleurs les gens sont prêts à enfoncer les gens au plus profond, même des gens proches.

Emma RALAIVAO



La meilleure façon de marcher

La meilleure façon de marcher par Claude Miller est un film français des années 70. Ce troublant drame psychologique aborde des thèmes encore tabous à l'époque comme le harcèlement moral ou les incertitudes sexuelles. Il livre une réflexion sur les stéréotypes masculins, mais aussi sur l'influence de la société sur l'individu et le monde social. Cette œuvre glace le sang et dresse un portrait peu flatteur de l'espèce humaine, il est maintenant un monument de l'histoire du cinéma français.

Le titre du film fait référence à une chanson connue des colonies de vacances : « La meilleure façon de marcher, c'est encore la nôtre, c'est de mettre un pied devant l'autre et de recommencer ».

Les personnages principaux sont interprétés par Patrick Dewaere dans le rôle de Marc et Patrick Bouchitey dans celui de Philippe. Le film raconte les relations troubles, ambiguës voire cruelles entre deux moniteurs de colonie de vacances totalement opposés.

La réussite de ce film revient à la superbe interprétation des comédiens : Patrick Bouchitey joue un rôle complexe et parvient à exprimer la fragilité et les doutes de Marc tandis que Patrick Dewaere illustre un macho, personnage viril aux différents aspects. Mais c'est surtout grâce à la réflexion, au travail et la création de Claude Miller que toutes les critiques sont d'accord pour dire que ce film est un très bon film du cinéma français, une œuvre populaire et intimiste : « On remarque beaucoup d'intelligence et de finesse dans le portrait des deux héros, leur relation échappant à toute outrance. Miller parvient à la saisir sans tomber dans les stéréotypes. »

Lola FOURDRINIER, Chaima EL MGHARI et Pauline CEBULA



La meilleure façon de marcher

Le titre annonce déjà une forme de mépris dans le film : « la meilleure façon de marcher » peut être une métaphore utilisée pour indiquer le mot « vivre » ou « être ».

Cela pourrait donc vouloir dire qu'il y a une manière de vivre qui est la meilleure, des choses à faire ou ne pas faire, des règles à respecter sous peine de subir le jugement des autres.

Au delà du titre, le contenu du film représente un mépris caché, presque non assumé.

Depuis qu'il a découvert que Philippe aimait s'habiller en femme, Marc montre ouvertement son mépris envers lui par de petites choses au quotidien (des remarques, des insinuations, de la violence légère, une forme de manipulation...).

De mon point de vue, cela symbolise que lorsque qu'une personne ne suit pas le chemin commun (dicté par la société, le chemin dit « normal ») et fait quelque chose de « différent » de sa vie, quelque chose qu'il aime vraiment et qui le passionne, il risque un jugement perpétuel par les personnes n'étant pas capables d'accepter les décisions des autres si ils sortent de ce qu'elles sont habituées à voir.

Ces différentes choses peuvent regrouper beaucoup de personnes : les personnes de la communauté LGBT (Lesbian Gay Bisexual Transexual), les personnes assumant leur corps mais n'étant pas conformes aux normes de la société (minces et grandes pour les filles, musclé et grand pour les garçons), certains artistes...

Je pense que ce film dénonce beaucoup de choses, et notamment le fait que souvent les personnes persécutées n'osent pas forcément s'affirmer, de peur d'être encore plus mal vues. Elles ont conscience que leurs choix sont susceptibles de déclencher des réactions déplacées et ne veulent pas avoir à subir ces réactions, allant des regards insistants à la violence, en passant par les injures. Les persécuteurs ont tendance à profiter de cette situation, conscients que leurs attaques seront sans autres réponses que la souffrance et / ou l'agacement, et qu'elle n'auront pas de répercussions directes sur leur personne (ayant grand soin et revendiquant la conscience d'être intégrée dans le moule des normes).

Marc pense que le fait que Philippe aime s'habiller en femme est une raison suffisante pour faire pression sur lui. Durant tout le film, il le menace de tout dévoiler à son père et à leurs collègues, ce qui prouve qu'il pense que son mépris sera obligatoirement partagé. En échange de son silence, il impose à Philippe d'être « ami » avec lui et de lui rendre des « services » dont il tait la nature tout au long du film (et dont Philippe finit par lui demander, excédé, s'il s'agit de « lui sucer la bite » ; ce que Marc feindra d'ignorer quand il s'agissait sans doute de cela).

Philippe subit de nombreuses attaques, notamment visant sa petite amie : Marc remet en cause leur amour, emmène ses colons à la gare pour gâcher les retrouvailles du couple, et essaie d'impressionner la jeune femme, ce qui peut être assimilé à de la drague. Néanmoins, celle-ci refuse ses avances. Son amour pour Philippe semble sincère. Si l'on prend en compte la fin du film, elle accepte en effet sa différence et l'encourage à être lui même.

La pression de Marc se montre de plus en plus forte au fil du film : au départ, cela ressemble à de l'amitié : la pression est présente mais n'est pas très flagrante. Petit à petit, Marc se montre plus dur, plus exigeant. Il va jusqu'à essayer de faire manger son propre vomi au jeune homme qu'il méprise tant. Philippe aussi semble s'affirmer, s'endurcir tout au long du long métrage. Son développement est intéressant : alors qu'au début, il accepte la situation sans rechigner, à la fin, il se défend, allant même jusqu'à crier sur son oppresseur et lui enfoncer un poignard dans la cuisse.

Cette relation peut aussi être comparée à la relation homme-femme dans la société : l'homme, à cette époque, avait un total contrôle sur la femme. La pression exercée sur Philippe est semblable à celle que subissaient les femmes de cette époque, devant faire beaucoup plus attention à leur image que les hommes, étant plus jugées, supposées être de merveilleuses mamans, de merveilleuses épouses, de merveilleuses hôtes, de merveilleuses cuisinières, et bien plus encore.

Au moindre faux pas, le jugement était dur et général (surtout du côté des hommes).

Ayant besoin de la permission de leurs maris pour à peu près tout (ouvrir un compte en banque, travailler, sortir aller voir des amies), elles étaient sous le contrôle des hommes, comme un animal de compagnie ou un objet.

Le personnage visé finit par assumer totalement sa différence, allant même jusqu'à danser habillé en femme avec cet homme qui l'avait tant méprisé. Il semble être épanoui, s'assumer devant tout le monde et ne plus avoir peur du jugement, il va même jusqu'à danser avec Marc, en provoquant son désir comme si ils étaient attirés l'un par l'autre.

On revoit les personnages de Marc, Philippe et sa conjointe tout à la fin du film.

Marc est devenu agent immobilier, et le couple est à la recherche d'un appartement. Tout semble aller pour le mieux, il n'y a plus de tension et Marc a l'air de considérer Philippe comme son égal, et même comme un véritable ami, ce qui n'a pas du tout été le cas durant tout le film.

On peut penser que cette expérience les a fait grandir tous les deux, Marc a appris à accepter la différence, et Philippe à ne plus se laisser faire. Leur relation a l'air saine, tout comme leurs vies respectives.

Inès FILALI

DU MEPRIS DE LA
COULEUR DE PEAU
AU RACISME



I AM NOT YOUR NEGRO

I am not your negro est un documentaire réalisé par Raoul Peck. Il reprend les mots de James Baldwin. James Baldwin est né en 1924 à New York. Il est noir et gay et a quitté sa famille et les Etats-Unis pour Paris. Celui-ci a dénoncé toute sa vie les violences et l'oppression des minorités. Ce documentaire reprend le début d'un livre inachevé. Il avait pour but de raconter l'histoire des noirs américains persécutés par les blancs à travers l'histoire de Medgar Evers, MLK et Malcom X. Sur cette image on peut voir Dorothy Count, cette adolescente noire âgée de 15 ans qui va au lycée Harry Harding.



Sur cette image on peut voir qu'elle est suivie par des blancs agressifs qui la provoquent. On peut voir qu'elle est seule contre la foule qui s'acharne. On ressent le mépris et le racisme des Américains blancs. Ils sont remplis de haine envers cette noire qui ne leur a pourtant rien fait, on les voit rire derrière elle et se moquer d'elle, lui faire « des oreilles d'ânes ». James Baldwin dénonce le fait que personne n'est venu l'aider et admire son courage. Ici, on se rend bien compte que rien que pour aller étudier cela était difficile pour les noirs et ils subissaient l'acharnement, le harcèlement, tout cela a cause de leur couleur de peau. C'est cet acte, cette photo qui ont poussé James à quitter Paris pour rejoindre l'Amérique et accomplir son destin et défendre les noirs persécutés.



Cette photo a été prise durant le boycott des bus à Montgomery qui a duré de décembre 1955 à décembre 1956. Il a eu lieu pour lutter contre la ségrégation raciale en Amérique. Les Afro-américains étaient obligés de s'asseoir à l'arrière du bus, séparés des blancs. Il a débuté grâce à Rosa Parks qui s'est assise devant et a refusé de laisser sa place à un blanc. Suite à cela elle a été arrêtée et emmenée au poste de police. Après cet acte policier de ségrégation raciale, les noirs ont effectué un boycott : ils ont refusé de prendre le bus et ont bloqué les bus. Sur cette image on peut voir que des blancs se sont mêlés aux noirs, ce qui prouve une avancée dans les mentalités. Martin Luther King a aidé ces protestations. Ce boycott a permis la fin de la ségrégation dans les bus mais malheureusement pas sa fin totale tandis que Rosa Parks est défendue par un avocat blanc et libérée grâce à lui.

Maily BOUCHIGHA, Cécilia MAMOU

DU MEPRIS DE CASTE
AU PLAISIR SEXUEL
PRIS A L'HUMILIATION
OU
LA MYSOGYNIE
ORDINAIRE ?



Un chagrin de passage

de Sagan

Dans ce texte, Sagan écrit que le désir envers une femme peut être provoqué par le manque de culture de cette femme. Le fait qu'elle se fasse remarquer à cause de sa « bêtise », augmente le désir que son amant éprouve pour elle. Il n'est pas attiré par son intelligence, mais par la réaction que sa différence de culture provoque au sein de ses amis bourgeois, lorsqu'elle prend part à la discussion. On peut supposer qu'elle ne fait pas partie de la même classe sociale que lui, et c'est pour cette raison qu'il trouve cette relation excitante.

Au début du texte, il dit « Pauvre petite Sonia [...] elle était vulnérable ». On peut comprendre que son manque de culture est associé à de la naïveté. Il l'amène toujours se faire remarquer durant les dîners de façon à recevoir des regards faits pour le gêner, mais qui, au contraire, font grandir son envie d'elle. De cela elle ne s'en rend pas compte et donne son avis en pensant bien faire, mais ne déclenche que l'ironie parmi les autres convives. Cette naïveté et plus encore sa bêtise excitent le désir de l'homme.

Ici le mépris envers cette femme est transformé en humiliation. C'est de la voir humiliée en quelque sorte par ses amis qui fait croître son désir pour elle. Il y a là quelque chose de presque sadique étant donné que c'est le rabaissement de Sonia qui le rend heureux. Son mépris de caste se change en domination sexuelle.

Cela fait penser au film **Le Dîner de cons**, dans lequel le but est d'écouter parler des « cons » pendant toute une soirée, afin de se moquer d'eux.

Léa PY

Dans l'extrait du livre de François SAGAN **Un chagrin de passage**, on voit deux personnages : Sonia, une femme vulnérable. Au regard de Mathieu, elle n'est qu'une petite fille comme les autres.

Mathieu, lui, est « gentil » et est un homme de la haute bourgeoisie. Il a une maîtresse, Sonia, qui pour lui, n'est qu'une femme envers qui il n'éprouve que du désir charnel et un mépris mesquin. En effet, pendant des dîners qu'il organise et où invite des amis à lui, il assouvit ses désirs sournois à travers les regards que ses amis portent sur la bêtise de sa maîtresse. Ces regards aiguisent son désir par le mépris qu'ils dégagent à l'encontre de sa maîtresse.

Il sait très bien que la bêtise de Sonia va surgir à un moment ou à un autre durant les dîners où il l'emmène et donc déclencher ses désirs. Quand la bêtise de Sonia éclate, Mathieu n'attend que les regards ironiques des autres, ceux qui ont un esprit doué de sens et d'intelligence pour pouvoir déclencher ses propres désirs. Le mépris des autres est la future humiliation sexuelle dont Sonia sera la victime sans le savoir.

Pour Mathieu, quand il a découvert un livre dans la bibliothèque familiale qui disait en quelque sorte qu'on pouvait aimer l'autre sans l'estimer, l'adorer sans pourtant y croire et en être fou sans autant l'admirer cela ne pouvait pas être possible et était même inconcevable.

Mais son avis a bien changé : en étant avec Sonia il a découvert les plaisirs charnels qui s'alimentent d'autres choses que de sentiments et de considérations !

Stella VAZQUEZ

Dans le texte de Françoise Sagan *Un chagrin de passage*, Matthieu trouve son amour et son désir dans le mépris. Ici, Sonia est vulnérable et pas très intelligente. Matthieu éprouve du désir envers elle quand « sa bêtise éclate ». Il ressent de la supériorité par rapport à elle, il trouve alors du plaisir à la mépriser, à se sentir dominant. On peut donc comprendre que son mépris lui permet de satisfaire son ego, de se rassurer peut-être sur le fait que lui est moins sot. C'est une forme de misogynie envers elle : il peut ici pouvoir penser que cette femme est inférieure à lui. Les regards ironiques que lui lancent ses amis « plus brillants » qu'elle quand elle parle, provoquent en lui de la jouissance. Voir cette femme se ridiculiser l'excite.

« Pouvait-on aimer une femme sans l'estimer, l'adorer sans y croire, en être fou sans l'admirer ? Hé oui, on pouvait ! »

Ici Matthieu « aime » Sonia sans estime pour elle. Je pense qu'il aime plutôt le fait de pouvoir la dominer, il aime le mépris qu'il a pour elle. Il ne peut pas l'aimer véritablement en se désespérant de tout ce qu'elle dit même si cela l'excite. Il n'éprouve que du désir parce qu'il peut la rabaisser et se sentir meilleur qu'elle. Il est dit aussi que cet amour où cette femme est inférieure à l'homme fonctionnait mieux, car grâce à ça l'homme ne peut pas se sentir faible par rapport à la femme. Il peut alors montrer sa puissance et son intelligence sans éprouver qu'elle puisse être semblable et égale à lui. Il veut rester le plus fort.

Cécilia MAMOU

Le texte de Marcel PROUST raconte l'histoire d'un homme, Swann, qui se pose des questions sur le couple qu'il forme avec une femme prénommée Odette, à cause d'un rêve perturbant. Celui-ci remarque en allant chez le coiffeur que l'image qu'il a de sa femme n'est pas la vraie. Il avait cessé de remarquer tous les petits détails qu'il n'aimait pas au cours de leur liaison.

On va donc s'attarder sur une phrase importante : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

L'homme se rend donc compte qu'il n'a pas vraiment été amoureux de sa femme et qu'il a seulement été attiré par une image qu'il s'était créée d'elle. Cette femme ne lui plaisait pas, il n'aimait qu'une seule facette de celle-ci et, par conséquent, ne l'aimait pas.

Cette phrase nous rappelle le film *Pas son genre*, par son titre (qui est une citation manifeste du personnage d'*A la Recherche du Temps perdu*) mais aussi son histoire. L'expression « Pas mon genre » peut être définie de différentes façons :

- le genre sexuel : le fait que l'individu aimé soit un garçon ou une fille ;
- le caractère : le fait que vous n'aimiez pas le caractère de la personne aimée ;
- l'aspect physique : le fait que vous ne trouviez pas le caractère d'une personne attrayante ;
- le goût : vous ne vous sentez pas prêts à sortir avec une personne qui n'aime pas les mêmes choses que vous.

De cette façon nous nous rendons compte que souvent nous nous imaginons une image de la personne aimée sans vraiment l'aimer réellement, que nous restons avec cette personne par habitude de l'avoir et que nous serions prêts à sacrifier beaucoup de choses pour cette personne sans même l'apprécier. Cette personne peut nous plaire, sans pour autant qu'on l'aime, et dans ce texte là, la femme de Swann lui plaît mais celui-ci ne l'aime pas.

Anna-Meï CHAUDIERE, Stella VAZQUEZ et Marguerite GONNEAU

